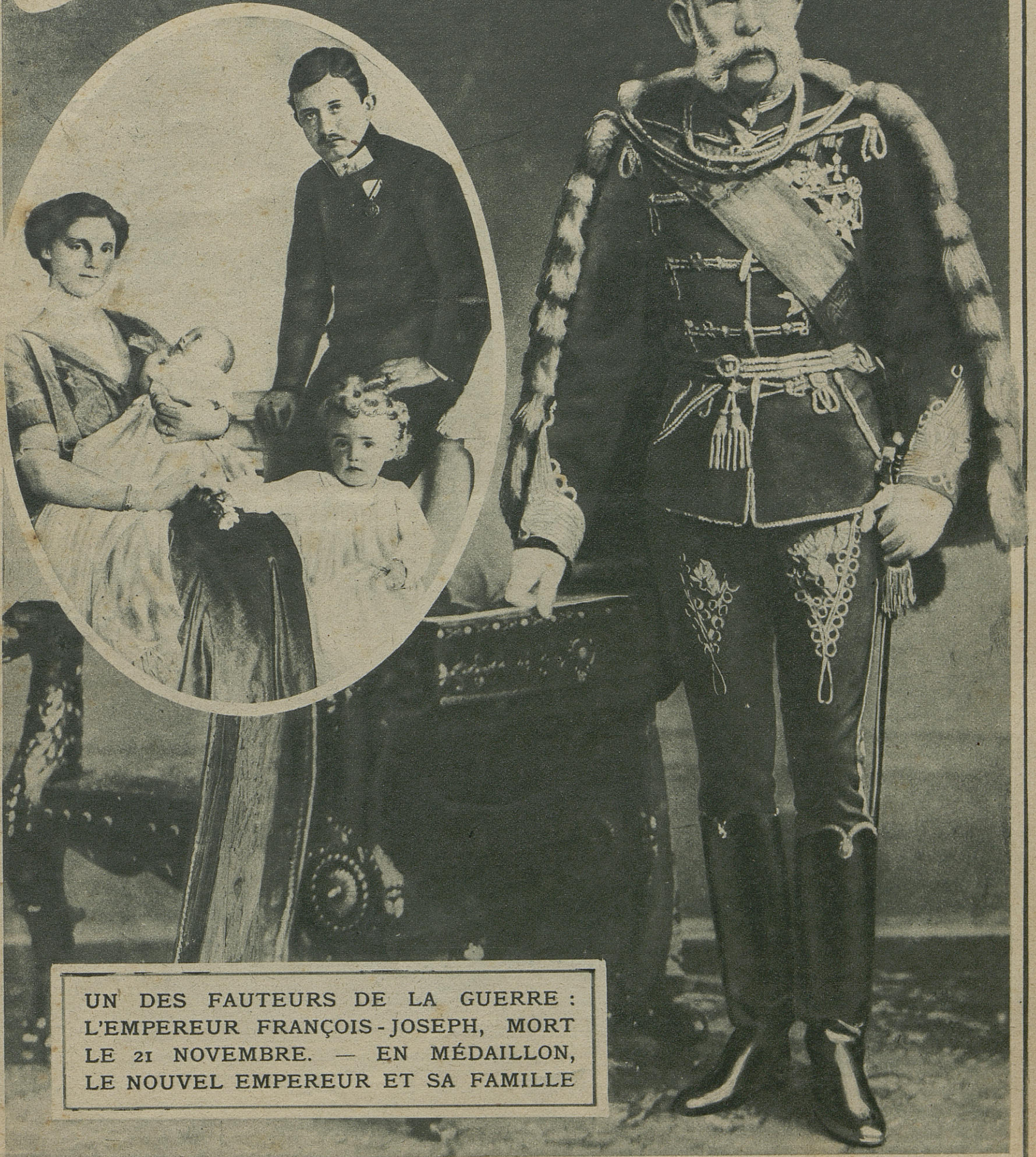


Voilà...



UN DES FAUTEURS DE LA GUERRE :
L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH, MORT
LE 21 NOVEMBRE. — EN MÉDAILLON,
LE NOUVEL EMPEREUR ET SA FAMILLE

FOP. 47



LE ROI DE ROUMANIE ET SON FILS ETUDIENT LA CARTE DES OPERATIONS

Les Allemands, avec leur ténacité implacable, veulent à tout prix punir, par l'envahissement de son sol, la Roumanie de s'être rangée à nos côtés. Sur les Alpes Transylvaines, Falkenhayn, avec 30 divisions, livre d'incessants combats. — L'heure est tragique pour nos alliés. Mais tout n'est pas encore

perdu. Les renforts russes, qui se sont fait attendre, commencent à arriver sur le terrain. Le roi Ferdinand, qui a pris en personne le commandement de ses armées, vient encore, à l'heure où nous mettons sous presse, d'affirmer sa foi dans la victoire. Les Roumains préparent-ils, à leur tour, une autre Marne?...

Comme
l'Officier
du raid
Robert d

J'ai vu.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

I

L'été, cette année-là, se montrait grognon, orageux, moite, tantôt trop chaud, tantôt trop froid... Mais la menace d'une ondée n'avait pas empêché le brigadier de gendarmerie de Saint-Lubin-lès-Hont-Habi, Joseph Hourtilhacq, dit Sherlock Holmes, et un de ses pandores, de faire leur tournée, ce samedi comme les autres, du côté de Hont-Habi-l'Étang.

La tournée du samedi à Hont-l'Habi-l'Étang? Le brave brigadier n'y aurait manqué pour rien au monde! Cette tournée était (si j'ose risquer ce jeu de mot), une tournée qui en appelait bien d'autres... « Le samedi », vous dira-t-on en pays landais, et surtout du côté de Hont-Habi, « le samedi est un dimanche plus petit... le samedi, c'est déjà dimanche... le samedi, la fête commence... » Ces bons proverbes-là ils mériteraient d'être mis en chansons et d'être répétés en chœur par les beaux soirs, avec accompagnement d'ocarina ou d'accordéon, d'un bout à l'autre de la contrée!

Dès l'aube, les joyeux vivants arrivent dare-dare, qui à bicyclette, qui en voiture, qui en auto, qui à pied. Pays riche et content de lui, où les distinctions de caste n'existent pour ainsi dire pas entre les gens qui aiment la bonne chère et le plaisir! On se retrouve, on fraternise... Tout à l'heure, le jeune comte de Cabiracq a arrêté sa soixante chevaux, pour épargner au résimier Labouraquère la peine d'aller de Hont-Habi-le-Bourg à Hont-Habi-l'Étang par le chemin de fer d'intérêt local, affreux instrument de torture auquel sa locomotive a valu le surnom de « petit monstre ».

Samedi!... Au bord de l'étang, durant l'hiver, et en semaine, on n'entend guère que la voix des flots sur le môle et du vent dans les pins; dominées par ce majestueux et monotone fracas, les maisons des bergers ont l'air de nonnes en prière dans une cathédrale emplie de l'hymne des orgues... Mais venez donc visiter l'étang en été, le samedi et le dimanche!... Alors, l'ermite se fait diable... Que voulez-vous? Les auberges du lieu sont réputées, le poisson y est frais, le gibier faisandé à point et les huîtres, dans leur saison, y sont telles qu'on risque de les saler trop en pleurant des larmes de joie, rien qu'à en contempler une assiettée fraîche...

— Bonjour, la compagnie!

— Salut, les gendarmes!

Et on leur fit place sous l'auvent déjà fréquenté de l'auberge. Neuf heures, le soleil, depuis le fond de l'étang barricadé de vert sombre jusqu'au bout du chenal frangé d'azur argenté qui relie l'étang à la mer, usait en fantaisiste de ses talents, jouait à cache-cache avec les nuages, vernissant ici de folle clarté les nappes d'eau, les obscurcissant outrageusement là, donnant ailleurs des colorations de massifs de violettes ou d'hortensias aux bancs de sable des lagunes... Quelques réputés casseurs de croûtes et d'assiettes menaient déjà grand bruit chez Baptistin, à l'enseigne du Pin-Rouge...

— Té! le brigadier...

C'était la patronne, une joviale et bruyante commère de quelque quarante ans, qui, en face de Joseph Hourtilhacq, dit Sherlock Holmes, renchérissait chaque semaine sur les manifestations de sympathie auxquelles il lui semblait décent de se livrer en pareil cas:

— Sacré brigadier!... Toujours aussi joli garçon... Ah! tu engraisse! Non, mais regardez comme il engraisse!... Ce qu'il est

beau!... Et cet œil coquin! On peut dire qu'il est né doublé de la peau du diable, ce gaillard-là!

Une politesse en vaut une autre:

— Cette Marie-Rose! Dieu vivant! je ne la reconnais plus!... Elle rajeunit de dix ans tous les quinze jours!

— Ah! s'il sait y faire! répliqua la patronne comme en extase... Assieds-toi là... et ton gendarme mêmement... Une omelette aux piments, comme à l'ordinaire?...

— Eh! pardi!

Mais le brigadier venait à peine de s'asseoir qu'une voix terrible, cuivrée et rauque, fit résonner les profondeurs de l'auberge:

— Je te prie de te taire... Me connais-tu ou ne me connais-tu pas?... A moi, on ne me la fait pas! A moi, on ne me fait pas prendre un chien de mer pour une sole!...

Le brigadier tendit l'oreille, risqua un coup d'œil, puis:

— Hein? C'est encore ce Cassinou, ce muletier du diable? demanda-t-il à l'hôtelière...

— Comme de juste et de raison... Il est là depuis hier au soir. Il était tellement ivre qu'il a bien fallu le « retirer » pour la nuit dans la grange, le pauvre! Et il recommence... C'est bien vrai que le samedi on est excusable de...

Une bordée effroyable de jurons, venue de l'intérieur, interrompit cette plaidoirie. Alors Marie-Rose changeant de figure et de ton, alla jusqu'au seuil de la salle:

— J'en ai plein les oreilles, de toi, hé! Cassinou!... Ça y est... Il attrape le facteur! Et il faudra le remettre dans la grange dès midi-sonné!... Prends garde! Pas tant de bruit!... Et parle moi poliment parce que, tu sais, il y a les gendarmes...

L'homme apparut dans l'encadrement de la porte en face de Marie-Rose: un superbe bonhomme d'une trentaine d'années, au profil accentué, au nez légèrement busqué, au menton un peu galochard, au teint hâlé, brun et doré: une tête comme on en voit de profil sur les médailles antiques et une allure comme on en imagine aux gladiateurs romains. Il claudiquait légèrement d'une jambe, ce qui contribuait, quand il s'avancait en se dandinant, à lui donner une allure féroce... Mais il n'y avait qu'à regarder ses yeux, des yeux d'enfant, naïfs et frais, passant du noir le plus pur au brun le plus clair en quelques secondes, pour qu'on éprouvât à son aspect, et si fort qu'il tempêtât, infiniment plus de sympathie que de terreur.

— Il y a les gendarmes, les gendarmes, entends-tu, Cassinou?... reprit Marie-Rose hypocritement furieuse...

— Les gendarmes? fit l'homme en souriant moqueusement, je m'en...

Et, comme il venait de les apercevoir juste au moment où il achevait de prononcer cette phrase courte et nette, il s'avança vers eux, tout content, très à son aise, transformant même son sourire moqueur, pour une si belle occasion, en un rire largement épanoui.

— Ce bon Sherlock!... C'est vrai, c'est samedi, c'est l'omelette!... Je n'y pensais plus... Marie-Rose, à tes journaux! Je m'invite... J'offre du vin bouché... Et à part ça, brigadier, ça va comme tu le désires?

Le brigadier avait ôté son képi et se grattait la tête d'un air bizarre, d'un air embarrassé, ennuyé... Le pandore, lui, à l'annonce du vin bouché, venait d'ouvrir une bouche et des yeux qui démontraient nettement à quel point il se sentait émerveillé et honoré d'une telle politesse... Cela parut agacer son supérieur qui lui ordonna froidement d'enfourcher la bicyclette et d'aller, en attendant que l'omelette fût cuite, chercher au bourg un des cigares à dix...

— J'ai besoin de te parler, fit le brigadier



Cassinou était un superbe bonhomme d'une trentaine d'années au profil accentué, au nez busqué, au menton un peu galochard, au teint hâlé, brun et doré.

(1) Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris pour l'adaptation au cinéma.

quand le gendarme eut disparu au tournant de la route.

Les yeux de Cassinou prirent brusquement leur couleur foncée des heures de colère ou de méfiance.

— Vrai?... Tu sais, je n'aime pas beaucoup cela... le samedi surtout !... Je m'assieds à ta table bien honnêtement, et toi, tu me reçois comme si c'était ton métier, et non ton affection pour moi, qui te dictait en ce jour ta manière d'agir... Qu'est-ce qu'il y a de démolé ? On se connaît depuis qu'on est né, toi et moi, et, quoique tu te sois fait gendarme, je n'en garde pas moins un coin de cœur pour toi, je suis ton homme...

— Que tu sois mon homme, cela se pourrait plus que tu ne le penses, répondit sinistrement Hourtilhaq... Est-ce que c'est vrai ce qu'on raconte ?

— Qu'est-ce qu'on t'a encore raconté ? — Chut ! Si j'ai expédié mon collègue, ce n'est pas pour que tu prennes la peine de mettre tout le monde au courant. Ce qu'il y a ? Il y a que le maire de Coulombre n'est pas content après toi. Il y a qu'il a constaté qu'on lui a pris dans les quinze poules depuis un mois et qu'il va jurant que le Plocq et toi y êtes sûrement pour quelque chose... Tel que tu me vois, je suis en train d'enquêter. D'ailleurs, je te jure que, pour le moment, je ne peux croire à un tel méfait de la part d'un homme comme toi, qui a le cœur sur la main et qui a du foin dans ses bottes.

Cassinou parut réfléchir, enfonça son béret presque au ras de sa frange drue et brune et déclara :

— Bon ! Quand tu reverras le maire de Coulombre, tu lui diras qu'il ferait mieux de surveiller sa femme que ses poules... Ceci, comme de juste, entre nous également...

— Le maire?... Sa femme ? fit le brigadier de plus en plus gêné...

— Hé oui ! Parce qu'il y a de mauvaises langues qui disent que la maîtresse ne te voit pas d'un mauvais œil.

Le brigadier Hourtilhaq sur-sauta, s'occupa de sa pipe avec minutie et parvint ensuite à lancer d'assez bon cœur :

— Ce qu'ils sont méchants, le monde, tout de même !

— A qui le dis-tu ! C'est comme ça, mon vieux !... La vie est la vie et tout un chacun y a ses torts...

— Voler des poules, toi, un garçon à son aise !

— En âge de ridiculiser ton maire, toi, marié et brigadier de gendarmerie !

Posé de la sorte, le débat eût été difficile à résoudre, si les deux adversaires n'avaient pas compris aussitôt qu'il valait mieux s'arranger amiablement. Alors, le brigadier — un bien beau garçon, un brun aux yeux de velours, aux moustaches conquérantes, — se confessa ; il raconta, aussi modestement que possible, l'amour d'ailleurs tout sentimental que lui vouait la personne en question : deux ans que cela durait, presque à son corps défendant, on pouvait le dire !... Cassinou, cependant, faisait tinter des écus et des louis dans ses poches...

— Eh bé ! ceci entendu, ça m'épate tout de même que tu me comprennes si mal. Tu entends ? Ça sonne clair et loyal, hein ?... Du foin dans les bottes, comme tu dis... Et tout n'est pas dans mes bottes, ni dans mes poches !... Ah ! pauvre de toi ! tu crois que c'est par intérêt que je vole des poules ? Ça m'amuse, ça me les fait paraître meilleures... et voilà tout... Je suis franc !... C'est comme ta maîtresse : elle te plaît parce qu'elle n'est pas à toi.

— Cassinou... je t'en prie !...

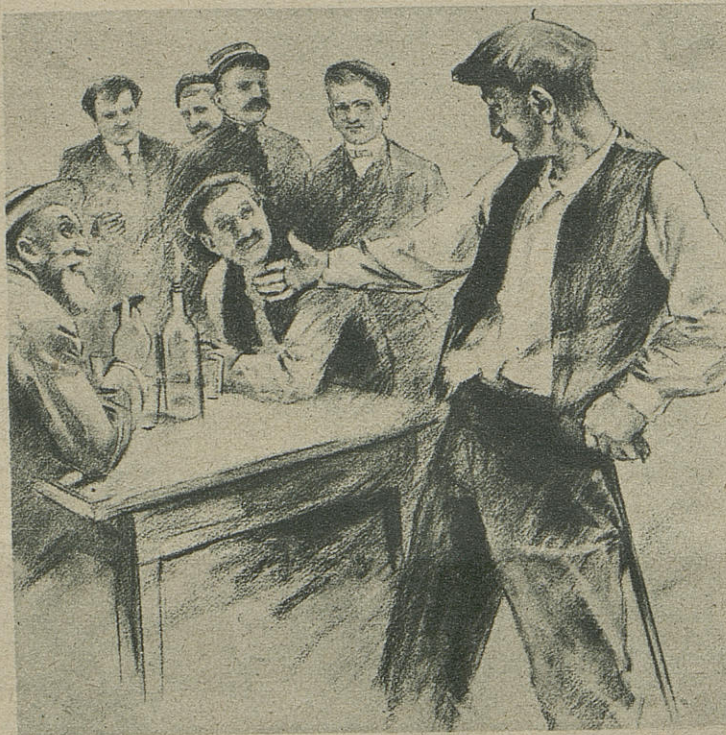
— Mais ta femme est bien mieux... Hé ! Marie-Rose, l'apéro en attendant mieux... Deux vertes, hein ?...

— Ce n'est pas que j'ai soif, dit le brigadier, et c'est bien pour t'être agréable... Oui, Marie-Rose, deux vertes, bien légères et comme pour des enfants... Ceci dit, Cassinou, sans rancune ! On te fichera la paix avec cette histoire... Seulement, le maire en a assez... J'irai voir le Plocq : il écopera pour deux...

— Halte-là, protesta Cassinou !... Le Plocq est mon ami, un brave homme, un vieux retraité de la marine... Je ne monterais pas sur l'échine de mes camarades quand il s'agirait de danser pieds nus sur des ajoncs secs !... Comme s'il n'y en avait pas assez, dans le pays, de voleurs de poules, pour t'en prendre à tes amis et aux amis de tes amis !...

— Tu as raison, tu as raison, dit précipitamment le brigadier... Mais tais-toi, pour Dieu !... C'est entendu, je vais tirer les vers du nez à Barboutiét... ou à Rescampane...

— Pour ceux-là, concéda Cassinou, je ne dis pas « de non »... Ils ont été dans les nonante fois condamnés pour vols de poules... Alors,



(Illustration de Léon Faurel.)
Un cercle d'admirateurs s'était formé autour de la table où Cassinou faisait bruyamment le récit de ses exploits.

une fois de plus ou de moins... Débrouille-toi ! Je m'en fiche, je crache par terre. A la tienne, brigadier !

Les verres s'entrechoquèrent, puis il y eut quelques instants de silence que suffisait à excuser la dégustation de l'apéritif ; mais, à la vérité, Hourtilhaq était assez mécontent de lui ; ce damné muletier lui imposait une idée un peu trop élastique de ses obligations sociales ; en outre, Cassinou parlait abondamment et haut, quand il avait bu... S'il allait se vanter de la façon, par lui imaginée, dont quiconque pouvait coudre le bec au brigadier de gendarmerie de Saint-Lubin-lès-Hont-Habi ?... Mais, bah ! Cassinou avait bon cœur, c'était un pays, un ami de toujours ; oui, Hourtilhaq et lui étaient nés à Lourehayre, « dans le nord », c'est-à-dire à sept kilomètres de là, « sur la montagne », c'est-à-dire à vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, « en plein territoire », c'est-

à-dire à une demi-lieue de la côte... Et Cassinou, de son côté, sentait vaguement qu'il n'aurait pas dû coudre aussi solidement le bec du brigadier, parce que, sûr désormais de ne rien risquer, il ne prendrait plus autant de plaisir à chiper de temps en temps une poule ou deux à cet imbécile de maire de Coulombre !

Ces légers nuages se dissipèrent dès le retour du pandore, que suivit immédiatement l'apparition du vin bouché, topaze et rubis, et d'une copieuse platée de jambon fricassé, laquelle venait d'être apportée sur l'ordre de Cassinou « parce qu'il n'y a rien de tel que le sel du jambon pour préparer le chemin aux piments de l'omelette »... Quand celle-ci arriva, dorée et dodue, bourrée de piments de choix, de piments à brûler les tripes du diable, une satisfaction quasi-religieuse illumina les visages, et, peu après les langues des convives, chatouillées par la saveur poivrée, s'agitèrent éperdument, frénétiquement...

Et Cassinou conta sa *claquaille* de la veille. La *claquaille*, c'est la bombance, mais la bombance à la mode du lieu, la ripaille alerte et gueularde qui ne s'éternise pas autour d'une table, mais qui conduit le claquilleur, selon sa fantaisie et son appétit ou sa soif, sans souci de l'heure, d'auberge en auberge et même de village en village... On a le sang trop vif, là-bas, pour ne pas bouger, pour ne pas marcher ou pédaler, même quand on zigzagne... Foin du siège où l'on prendrait racine ! Il faut changer d'horizon et de maison, cent dieux !...

Ainsi, le jour précédent, ils s'étaient rencontrés trois, venant qui du port, qui de la forêt, qui du village... Cassinou avait de l'argent dans sa poche, comme à l'habitude ; le petit Pantique promit les plus beaux des fruits et des légumes que son métier lui faisait trimballer de seuil à seuil, sur sa carriole ; le vieux Plocq, lui, avait fait tâter aux amis une poule qu'il portait dans son sac, une poule bien grasse, bien à point...

— Chut ! implora le brigadier... Ah ! pour une *claquaille*, c'en avait été une de soignée, d'inoubliable ! D'abord, on était allé au bout de l'étang, à deux kilomètres de là, goûter la soupe aux poissons de Potisse et boire chacun les deux ou trois litres sans lesquels Cassinou jurait qu'il n'est pas possible de « se mettre en train »... Après quoi, on avait rebroussé chemin vers le port, et confié les victuailles à la Plocque, une vieille terriole, forte comme un taureau, méchante comme la gale, mais qui

était un peu là pour la cuisine, surtout quand elle se savait elle-même de bon appétit... Puis il y avait eu la tournée de *vertes* à l'hôtel de la Marine, puis une autre tournée offerte au bourg par Pantique, qui ne voulait pas être en reste et qui, en plus des fruits et des légumes, offrit quelques flacons tirés du meilleur endroit de son cellier... Cependant Cassinou, qui s'était absenté un instant, revenait en brandissant un superbe gigot... Un repas, mes enfants comme le pape n'en fait pas dix par année, quoi ! et qui, sur les trois heures de l'après-midi, n'en était pas à sa fin encore... Une tournée de café et de pousse-café ici, une autre là, et le moment de l'apéritif était déjà revenu, sans crier gare... « Au Pin-Rouge ! » avait ordonné alors Cassinou...

(A suivre.)

CHARLES DERENNÉS.

AUJOURD'HUI

Demandez partout le 3^e numéro de

LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE

PRIX : 0 FR. 50

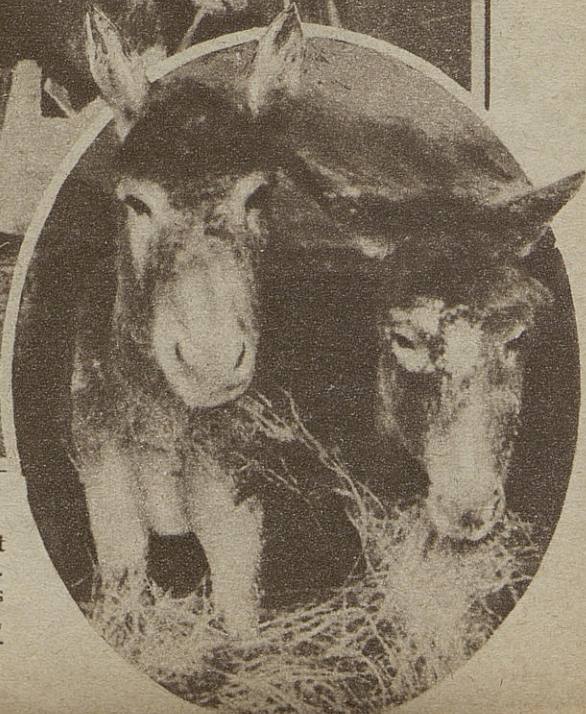
En hors-texte, un portrait de l'Adjudant DORME (Héliogravure)



SOUS LE VOILE DES INFIRMIÈRES

Un auteur dramatique d'un très grand talent et de la plus rare qualité, M. Henry Bataille, vient de porter une infirmière de l'hôpital à la scène dans une pièce qui a fait quelque scandale : *l'Amazone*. L'auteur, dont la probité artistique est inattaquable, n'a peut-être pas le cœur assez simple pour apprécier, comme il convient, le dévouement sans complications de celles qui n'ont d'autre ambition que de consoler la souffrance. À se pencher de si près sur la souffrance humaine, tout ce qu'il pouvait y avoir en elles d'artificiel s'est pour ainsi dire sublimé. Ce ne sont pas ou ce ne sont plus des amazones, ce ne sont toutes que des Femmes.

J'ai vu...



LES BOURRIQUETS AUX TRANCHEES

Nous disions, dans notre dernier numéro, les services que les chevaux rendent à nos soldats, et comment ils savaient mourir héroïquement à leur poste de combat. Les ânes, moins glorieux, n'en sont pas moins utiles. Ils vont jusqu'aux premières lignes porter aux combattants la soupe, le lait, le pain, le vin si nécessaire. Parfois, souvent même, quelque balle perdue, quelque marmite felle vient les frôler ou éclater sur leur passage. Philosophes comme on le voit, les ânes ne s'émeuvent pas!



LA CAVALERIE FRANÇAISE ENTRE LA PREMIÈRE A MONASTIR

Monastir a été arraché aux Bulgares! C'est le 20 novembre, à huit heures et demie du matin, qu'un détachement de chasseurs d'Afrique arrivait devant la ville et y entraît une heure après, chassant les derniers pillards bulgares. Au galop, nos cava-

liers traversèrent Monastir, tandis que les habitants leur jetaient des fleurs. Et, balayant tout devant eux, aidés par la cavalerie serbe, les chass' d'Al' bousculaient énergiquement les arrière-gardes ennemies jusqu'aux abords de Karaman.



LA DERNIÈRE VISION DE FRANÇOIS-JOSEPH,
faillite et de honte, ce triste monarque, fanatique et impérial, était
devenu le plat valet de l'Allemagne qui l'avait vaincu. Avant de
descendre dans la tombe, entraîné dans un fleuve de sang, cet

François-Joseph n'aura pas vu la fin de la guerre qui déchire
l'Europe depuis deux ans et dont il portera la lourde responsa-
bilité devant l'Histoire. Après 68 ans d'un règne d'abdication, de

EMPEREUR D'AUTRICHE, ROI DE HONGRIE
homme sans cœur, ce roi sans honneur, a dû voir se dresser autour
de son trône qui s'effondre, avec les millions de spectres, ses vic-
times, les ombres de son frère Maximilien, le fusillé de Queretaro;

de son fils Rodolphe, l'assassiné de Meyeurling; de sa femme, l'impé-
ratrice Elisabeth, la victime de Luccheni; de François-Ferdinand
d'Este et de la duchesse de Hohenberg, les victimes de Sarajevo.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾

« Combien d'officiers de notre armée ont suivi vos règles, vos préceptes et se sont inspirés des leçons données dans vos grandes écoles militaires!... »

Il parlait, tourné vers nous, avec une certaine chaleur dans la voix et de l'assurance :

— Quelle joie et quel honneur, mon général, d'être admis à recueillir vos impressions. Vos articles techniques, que je lis avec assiduité, sont remarquables en tous points... Ah! voilà une œuvre patriotique au premier chef... si jamais il y avait une guerre — mais il ne peut pas y en avoir, n'est-ce pas, personne n'en veut, — vous auriez plus servi la France que ne le ferait alors un corps d'armée.

Mon compagnon remercia par quelques mots le nouveau venu. Puis, notre déjeuner fini, nous prîmes notre congé.

— Au revoir, mon général! Au revoir, mon cher confrère! Au revoir, car nous nous reverrons à l'hôtel peut-être, aux manœuvres sûrement, d'autant que je veux publier quelques impressions de chefs sur ces manœuvres et les vôtres, mon général, me seront précieuses.

Nous saluâmes ce reporter zélé et nous partîmes. Le lendemain, les manœuvres commençaient. Ce n'est pas tâche ennuyeuse que de les suivre. Tôt levés nous traversions en automobiles des pays d'une grâce charmante : petits villages encore mal éveillés où quelques paysans musaient devant leurs portes, où les coqs chantaient au milieu de la grand'route sans souci du danger — en l'espèce notre redoutable voiture. Je faisais connaissance avec des bourgs, des villages, des chefs-lieux de canton, des villes que je n'avais oncques vus et, après trois ans, je me les rappelle avec une netteté singulière. Castelsarrasin, si coloré, si pittoresque; Moissac, Montech, dont le nom et les constructions ont une saveur

[Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit), a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest par son journal. On lui a adjoint comme collaborateur technique un général en retraite, auteur de nombreuses études sur les problèmes militaires et qui croit à l'imminence de la guerre et à la nécessité de s'y préparer promptement. Le journaliste et le général arrivés à Montauban pour s'y installer pendant les manœuvres s'arrêtent au saut du train au buffet de la gare lorsqu'un étranger y pénètre et se présente soudain : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck.]

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 106.

arabe; Beaumont de Lomagne, où nous vîmes de ces petits chevaux alertes et vifs comme on en rencontre sur les routes de Toscane; Grisolles, longue, indolente et jolie... Le second jour, en arrivant dans l'un de ces lieux, sur la grande place tout ornée de galeries d'un style quasi-mauresque, un groupe de militaires retint notre attention. Au centre, deux généraux parlaient et se communiquaient leurs impressions. L'un était grand et fort avec des yeux vifs cachés sous des sourcils épais, avec sous le nez une moustache épaisse et blanchissante; il portait autour du cou une mince bandoulière qui

fois! Et je ne l'ai jamais revue sans songer à cette matinée où j'avais rencontré les deux généraux, si fort éclairés sous le soleil méridional.

Nous étions là, sans bouger, à échanger nos impressions, lorsque je me sentis frôler dans le dos et j'allais me retourner quand une voix s'éleva :

— Ah! deux grands généraux... Deux généraux très distingués et très forts... n'est-ce pas?...

C'était le Bulgare Arène Vandreck... Un peu saisis par cette apparition subite, nous tardions à répondre. Il reprit alors :

— N'est-ce pas... On peut avoir confiance dans de tels chefs?

Et mon compagnon répondit simplement :

— Oui, Monsieur...

Puis nous quittâmes ces lieux. Le lendemain les circonstances nous réunirent à déjeuner dans un hôtel « grenade » avec deux aviateurs, un journaliste français et ce journaliste bulgare dont l'empressement nous gênait sans nous paraître, toutefois, autrement suspect... Nous en étions au dessert lorsqu'un de nos confrères entre précipitamment dans la petite salle où nous étions et nous dit :

— Vous ne savez pas! Il vient d'arriver un accident terrible, près de Grisolles, au tournant de la route, juste passé le canal. L'automobile des attachés militaires a capoté. Il y a des blessés. Je crois même qu'il y a un mourant et c'est l'at-

taché militaire allemand.

Nous fûmes impressionnés par cette nouvelle et nous nous regardions les uns les autres, ennuyés, lorsqu'Arène Vandreck parla le premier :

— C'est très fâcheux! Messieurs... Mais qu'y pouvons-nous?... C'est un Allemand de moins, voilà tout.

— Il ne faut pas le prendre sur ce ton, répliquai-je alors. L'attaché militaire allemand était l'invité des autorités françaises. On ne peut que déplorer un tel accident et souhaiter qu'il soit moins grave qu'on vient de nous l'annoncer. Pour moi, j'irai tout à l'heure m'enquérir de son état.

Puis nous achevâmes notre repas. Arène Vandreck se leva :

— Je reviens tout de suite, fit-il... On peut me servir du café...

Nous étions au premier étage et nous le vîmes qui partait en automobile. Je pensai qu'il allait faire sa provision d'essence mais il ne revint pas. Nous hûmes notre café tout en parlant, si j'ai bonne mémoire, d'aviation. Vers deux heures je pris congé



Nous en étions au dessert lorsqu'un de nos confrères entre précipitamment dans la petite salle où nous étions et nous dit :

retenait une jumelle à prismes qui balotait sur son ventre lorsqu'il remuait. L'autre, beaucoup plus petit, avait une physionomie ouverte et vive, éclairée par deux yeux bleus où l'énergie n'altérait pas un air de bonté. Son torse rablé dénotait un homme rompu aux exercices physiques — et ses jambes aussi, nerveuses et souples sous leurs bandes molletières.

Nous étions descendus de voiture. Le général A... se pencha vers moi.

— Vous les connaissez? me fit-il.

— Non...

— Eh bien!... c'est à ces deux hommes que reviendrait la direction des armées françaises, le grand jour. Le plus haut de taille est le généralissime Joffre; le plus petit, le général Curières de Castelnaud. Ce sont deux hommes de haute valeur et de grande énergie et tous les gens de carrière se plaisent à reconnaître ces qualités.

Je les regardai un long temps. Alentour deux photographes fixaient le groupe. Que de fois depuis je l'ai revue dans les illustrés cette photographie de 1913! Que de

J'ai vu.

— Je vais aller à Grisolles, mon général, dis-je à mon compagnon de route. Si vous le permettez, je vais prendre la voiture et je vous reprendrai ici vers trois heures et demie. Les manœuvres sont terminées pour aujourd'hui, vous pourrez travailler.

Je m'en fus. Bientôt j'étais devant la maison où on avait transporté l'infortuné officier allemand et que gardait à présent un soldat français. Un major en sortait, je m'informais auprès de lui de la gravité des blessures de M. de Winterfeld.

— État grave... me répondit-il avec une petite moue du visage... État grave... Contusions multiples et fracture du bassin... Il se tirera difficilement de là. C'est très ennuyeux.

C'était bien en effet l'impression que je ressentais : un malaise que cet accident fût survenu et que la victime en fût précisément l'attaché militaire allemand.

J'avais quitté l'endroit où se pressaient des badauds et je marchais devant moi, allant rejoindre ma voiture que j'avais laissée à l'entrée de la ville. Tout en marchant mon esprit s'inquiétait et je répétais des phrases, comme machinalement :

— Ah ! c'est ennuyeux ! C'est ennuyeux ! Et ce Vandreck qui disait légèrement : « Un Allemand de moins ! » Il est idiot cet homme-là !

Au hasard je pris une petite rue de tra-



État grave, me répondit-il avec une petite moue du visage.

verse. Il faisait chaud et la route me semblait là plus ombreuse et plus fraîche. A main gauche je vis, sur la porte d'un rez-de-chaussée, l'inscription d'un débit. Cette porte ouverte donnait sur une première salle assez grande, communiquant elle-même avec une plus petite qui prenait jour sur la rue par une fenêtre assez vaste. J'hésitais à rentrer là, me disant à moi-même avec un peu d'enfantillage :

— J'ai envie d'eau de Vichy glacée... Ils ne vont pas avoir d'eau de Vichy. Et je restais hésitant, immobile, placé

le long du mur de la maison, entre la porte d'entrée et la fenêtre ouverte de la petite salle dont le store était baissé par crainte du soleil, lorsque j'entendis nettement, par cette fenêtre ouverte, une voix qui parlait allemand. J'écoutais.

— Quelle triste chose ! disait cette voix, un officier si distingué, si utile, si attaché à l'Empereur. Il faut demander des réparations... Au moins il n'avait pas de papiers sur lui... On l'a fouillé ?

— *Natürlich...* répondait une autre voix. Ce n'est pas un enfant.

— Ah çà !... qui parle ainsi ? me dis-je, et sur ce ton qu'il me semble connaître ? Ma foi ! avec ou sans eau de Vichy je rentre là ! Et j'y rentrais, en effet...

— Vous me servirez un bock... oui... dans la petite salle... Vous serez bien aimable, Madame.

Je m'avançais vers le réduit. J'y pénétrais. — Ah ! vous voilà, mon cher confrère, disait aussitôt, en se levant à demi, l'un des consommateurs. Je suis bien heureux de vous rencontrer. Je vais pouvoir vous donner des renseignements. Asseyez-vous donc. C'était le Bulgare Arène Vandreck...

(A suivre.)

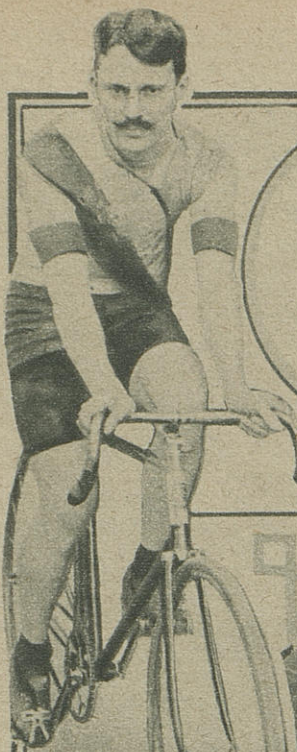


A NEW-YORK, LES CHAPEAUX DES ELEGANTES S'ORNENT DES PORTRAITS DE NOS HEROS

Elle est un peu américaine sans doute cette mode de faire, avec les silhouettes de nos soldats, des garnitures de chapeaux. Mais il n'y faut voir qu'une façon de leur témoigner l'admiration qu'ils inspirent. Après tout, n'est-ce pas par une cravate que la victoire de Steinkerque a été immortalisée ? Sans doute nous ne sommes plus aux temps de la guerre en Dentelles. Mais toutes les marques de sympathie

à notre cause doivent nous être précieuses... Et qui sait d'ailleurs si l'aviateur Nungesser, dont le portrait en médaillon orne comme on le voit ici le corsage d'une jolie admiratrice, ne trouvera pas, dans ce geste puéril mais charmant, un réconfort pour de nouvelles batailles ? La Gloire et l'Amour sont les seules compagnes qui puissent faire oublier l'Autre... l'Inévitable, qui rôde sur les pas de nos jeunes héros.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Le champion du monde cycliste, Emile Friol, vient de tomber au champ d'honneur.



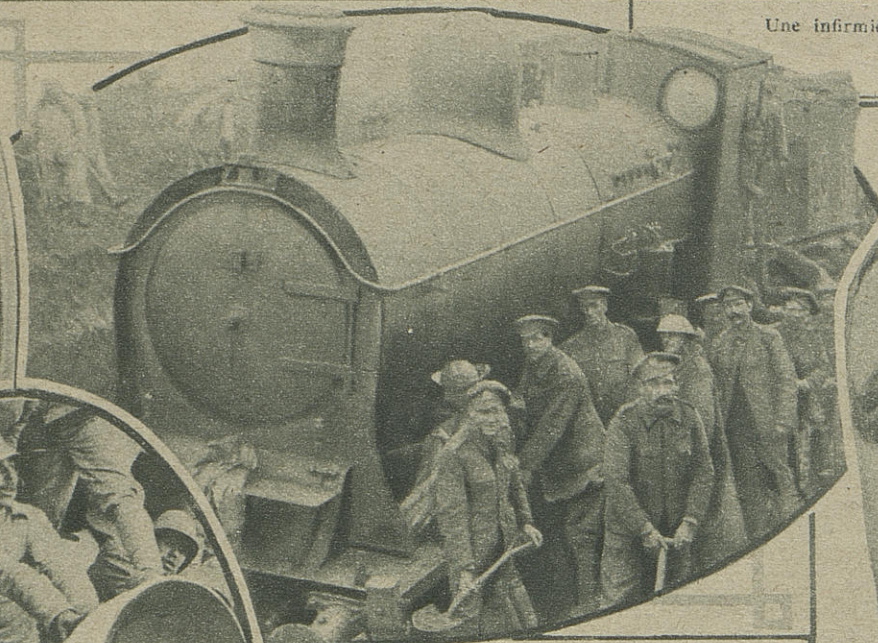
Le docteur Doyen, mort le 21 novembre!



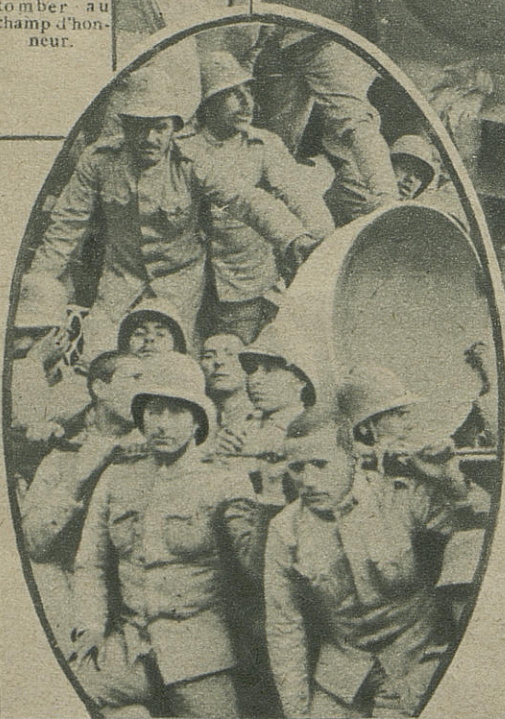
Le général Groener, nouveau directeur des munitions en Allemagne.



Une infirmière américaine, Mrs Miller, est sur le front français où elle prodigue ses soins dévoués à nos blessés.



Sur le front anglais, les Tommies installent de nouvelles voies ferrées. Parfois la tâche est rude.



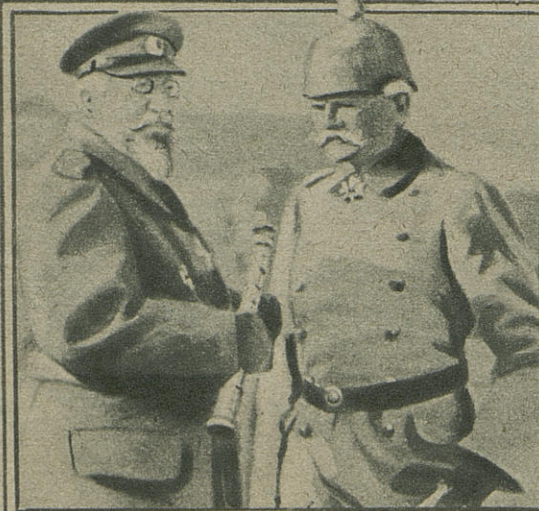
Soldats portugais s'embarquant à Lisbonne pour combattre les Allemands du Mozambique.



Les manchons "ronds" reviennent à la mode.



Le romancier Henry Sienkiewicz, l'auteur de *Quo Vadis*, vient de mourir à Genève.



Le maréchal Mackensen et le tsar Ferdinand de Bulgarie en Dobroudja.

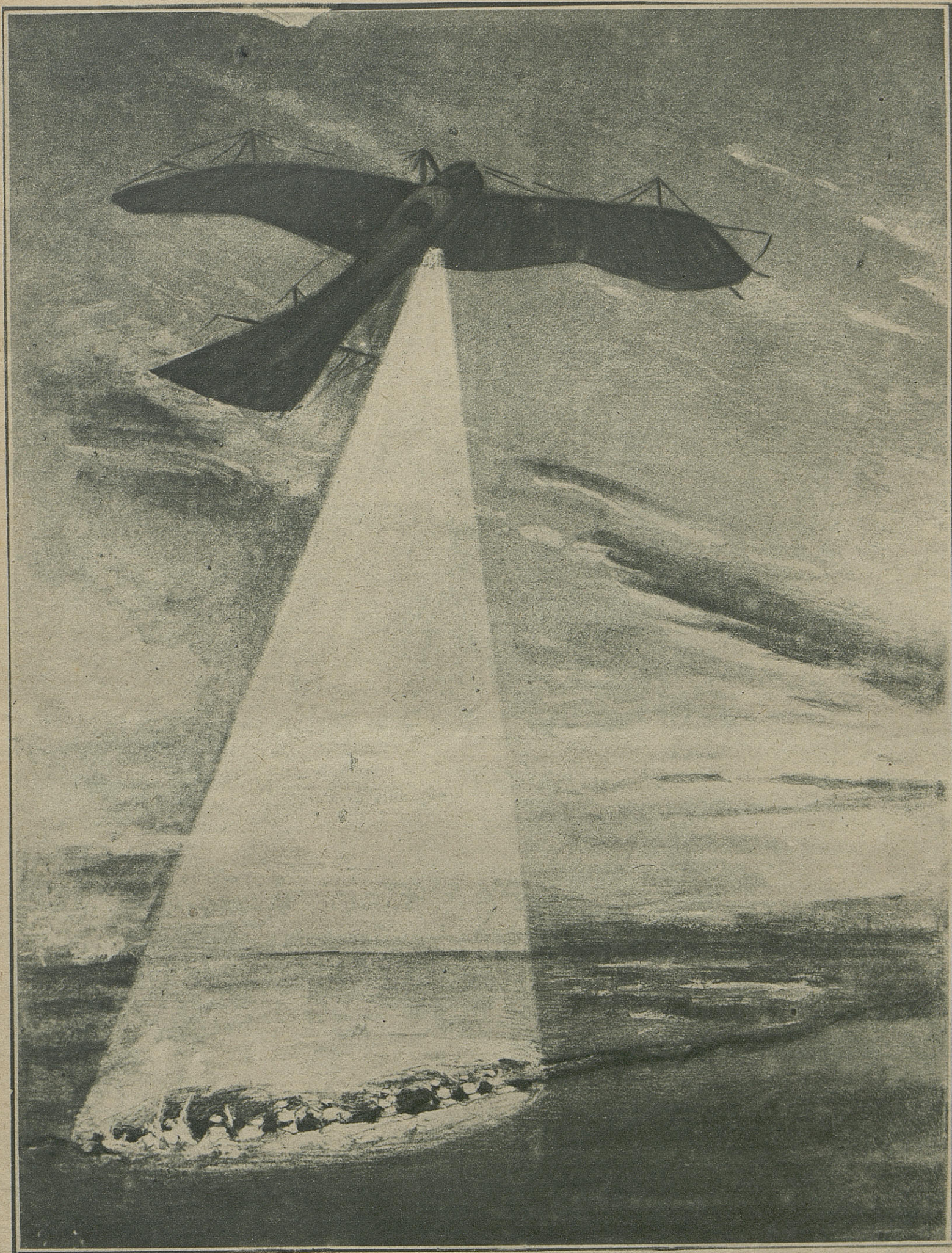


Les premières conductrices de tramways à Paris, ligne Porte de Vincennes-Champigny.

UNE SEMAINE DE GUERRE

Du 14 au 21 Novembre

MERCREDI 15 NOVEMBRE. — Les Allemands reprennent le village de Pressoire.
 — Conférence des Alliés à Paris.
 JEUDI 16. — Mort de Sienkiewicz.
 — Les Français reprennent Pressoire.
 VENDREDI 17. — Raid de l'aviateur français de Beauchamp sur Munich.
 SAMEDI 18. — Les Russes abattent un zeppelin géant près de Wasarny.
 — Sur la Cerna les Serbes prennent la cote 1212.
 DIMANCHE 19. — Prise de Monastir.
 LUNDI 20. — Les Russes arrêtent les Allemands dans la vallée roumaine de Foltu.
 MARDI 21. — Mort de l'empereur d'Autriche François-Joseph.
 — Après une séance en comité secret, la Chambre française vote le recensement de la classe 1918.



LES AVIONS NOCTURNES : UNE EQUIPE DANS LE FAISCEAU D'UN PROJECTEUR

On sait que certains travaux ne peuvent être effectués que la nuit. Les équipes qui vont poser les fils, ou creuser une tranchée nouvelle, sortent en silence, feutrant leurs pas pour ne pas donner l'éveil aux sentinelles qui guettent, immobiles, à leurs créneaux. Soudain, le ronflement d'un moteur se

fait entendre et tout de suite une brusque clarté troue les ténèbres. C'est quelque aviatik en ronde nocturne, armé d'un projecteur, qui promène sur le sol son faisceau lumineux. Les travailleurs, surpris, saluent d'une salve l'oiseau de malheur qui se hâte de fuir tandis que les premiers canons tonnent déjà.

AVEC MANGIN : UN COMBAT A FLEURY

A MOINS de monter en avion, vous ne sauriez voir de plus près le combat que de ce poste», nous dit le général. Bon!

Je ne nommerai ni ne décrirai le poste en question, bien que les Boches sachent à quoi s'en tenir sur sa destination, son emplacement à peu près exact et l'arroser copieusement de 155. On y a une vue très rapprochée sur Froideterre, Thiaumont, dont on distingue fort bien les casemates; Douaumont, géant meurtri mais toujours debout dans la masse; Fleury enfin, double traînée de lèpre grisâtre sur une croupe noire.

Aussitôt que nous y fûmes installés, l'officier observateur et moi, la lorgnette ne quitta plus mes yeux, tant je fus violemment intéressé par le spectacle que je découvrais. Je transcrivis sans condiments ni fioritures les pages de mon carnet où je notais «*currente calamo*» mes impressions successives.

14 heures. — Paysage désolé; rien de vivant; ravins, pentes aux arbres ébranchés, collines pustuleuses semblant désertes, abandonnées. Deux hommes seulement, au revers d'une croupe, fument au seuil d'un abri.

Préparation d'artillerie. — On distingue mal les lignes ennemies, sur la crête les points de chute suivent une ligne, oblique par rapport à moi, de Fleury vers Thiaumont, en s'éloignant vers l'Ouest.

Pas d'interruption. Derrière moi des 220, comme des coups formidables de grosse caisse, doux cependant, élastiques, et des pièces de marine qui déchirent le tympan.

14 h. 30. — La préparation continue sur toute la crête, depuis Thiaumont jusqu'à Fleury. Curieux effet de l'arrivée des projectiles: la terre gicle en jets circulaires ou bien est projetée en l'air, à des hauteurs fantastiques; puis un massif de fumée compact s'élève roulant d'épaisses volutes noires, grises, jaunâtres ou blanches, ces dernières produites par les grosses torpilles. Nuage de fumée sur la crête. Pas un signe de vie dans nos tranchées.

14 h. 50. — Nul mouvement non plus chez les Boches; rien ne bouge. Un maréchal des logis d'artillerie vient régler un tir sur la porte centrale de Douaumont qu'on aperçoit distinctement. «*Allo! allo! Batterie? Prêt tirez. Coup parti. Bon. Allo! — Trop long, pas vu. Coup parti? Bon — Tirez. Allo! batterie? Court, 30 millièmes à droite. Coup parti? Bon. Allo! court 15 millièmes, droite.*»

On voit l'obus s'abattre enfin juste à l'entrée du fort. Le 220 tape toujours sourdement. Fusées orange en pluie. Tir de barrage boche dans les ravins de Vignes et de la Poudrière.

15 h. 15. — Le tir de barrage boche a cessé; les nuages terreux se dissipent. Même paysage désolé et vide. Toujours nos obus tombent avec précision sur la même courbe.

D'où partira exactement l'attaque?

Deux, trois avions nous survolent à 1 000 mètres. Pas un Boche.

15 h. 50. — Une saucisse boche, à gauche de Thiaumont, glisse sur l'épaule de la colline et monte prudemment. Une autre à droite également. Il y a maintenant une gêne; on se sent épié par ces yeux lointains qui pivotent en l'air.

16 heures. — Nouvelles fusées; nouveau tir de barrage dans les ravins et sur nos premières lignes. Mon compagnon envoie un

compte-rendu à l'état-major. Dans la fumée d'autres fusées blanches, oranges, dont les éclats brillent comme des diamants.

Au-dessus de nos têtes, croisant tranquillement entre 600 et 1 000 mètres au moins, une dizaine d'avions. Dans les nues, rapides comme des faucons, deux ou trois oiseaux de chasse bourdonnent puissamment et montent la garde au zénith. Pas un Boche à l'horizon.

16 h. 30. — Les Boches se mettent à répondre d'une façon désordonnée à notre préparation d'artillerie et envoient des rafales dans les ravins où il n'y a personne. Les fusées se multiplient, témoignant de leur inquiétude et de leur énervement. Tout l'espace devant nous s'emplit de fumée terreuse. Si ça continue, je ne verrai rien du tout.

16 h. 45. — La tempête s'apaise. Le nuage se dissipe. J'aperçois de nouveau distinctement les ressauts, les bosses, le creux et le ravinement du terrain. Nos tranchées sont en bas du bourrelet au sommet duquel passait autrefois la route de Thiaumont à Fleury. Cent mètres à peu près. C'est de là que doit partir l'attaque et le but est sur la crête.

Tiens, un mouvement dans ce chaos accroche mon regard. Ah! c'est un de nos poilus, puis deux qui sortent d'un trou et courent pendant une dizaine de mètres, puis tombent dans un autre trou.

Agents de liaison? Patrouille? Je ne les vois plus. Notre artillerie s'active encore, sur le premier plan et au-delà, sur une longue croupe noire qui va du côté de Vaux; plus loin encore sur Douaumont qui s'estombe.

16 h. 55. — Des Boches! Ce sont des Boches! Une dizaine surgissent tout à coup, dévalent la crête en courant, en sautant de trou en trou, les bras levés. Ils se rendent. Ils en ont assez du marmitage. Les mitrailleurs boches leur tirent dans le dos. Trop tard! Ils sont déjà dans nos lignes.

17 heures. — Que se passe-t-il? Une, deux, trois fusées orange, des fusées blanches, des fusées vertes? Voilà de nouveau le tir de barrage boche et les mitrailleuses qui s'emballent. Ils croient à l'attaque. Rien ne sort.

17 h. 05. — Fumée intense. Je ne vois plus rien. Mes yeux s'écarquillent en vain. Au-dessus de nos têtes, je compte jusqu'à dix-huit de nos avions dont quelques-uns volent à 400 mètres à peine, et qui se croisent et s'entrecroisent, et virevoltent tranquillement. Pas un Boche en l'air!

17 h. 15. — L'artillerie ennemie se ralentit et cesse ses barrages. La nôtre, au contraire, va de plus belle. L'épais nuage qui emplissait les ravins se dissipe. Des hommes courent là-bas, derrière la casemate de Thiaumont, et de nouveau plusieurs poilus surgissent au même endroit que tout à l'heure, courent et disparaissent. Vont-ils prendre place pour l'assaut? Probablement.

17 h. 25. — L'heure est proche. Les marmites tombent toujours dru sur la crête. Des poilus montrent leurs têtes çà et là, des officiers sans doute qui mesurent la distance à parcourir et cherchent un chemin propice dans cet océan de cuvettes.

17 h. 30. — Les voilà. Ils sortent deux, trois d'abord, puis une dizaine, puis toute une file, le fusil à la main. Ils ont l'air bien groupés; on dirait qu'ils descendent dans

le ravin; mais non, ils vont obliquement vers la crête, tranquillement, sautant dans les trous, remontant, sautant de nouveau. Que cette marche doit être pénible!

Pas un ne tombe. Et puis, en voici d'autres derrière, la deuxième vague, oh! très nombreux cette fois, qui vont dans la même direction, et puis d'autres encore: Ah! les braves poilus! Ils vont tranquillement, la fusillade commence! Pas de mitrailleuse encore. Je n'en vois pas tomber un seul, c'est invraisemblable. Ils vont, ils vont toujours, avec de grands gestes des bras quand ils sautent. Ils cherchent leur chemin parmi les trous, se croisent, se mêlent.

Ah! voici une mitrailleuse maladroite qui se met à crépiter. Des fusées, des fusées oranges, tir de barrage fantastique; trop tard, nos poilus doivent être déjà sur la crête. Une fusée blanche décrit une parabole et tombe au milieu du terrain. La fumée s'accumule et je distingue à peine, maintenant, nos derniers hommes qui grimpent; les avions bourdonnent comme des mouches furieuses; le tir de barrage boche tombe en plein sur les derniers éléments qui sortent des tranchées. Je vois les projectiles s'épater dans la terre meuble comme des palets dans la poussière. Vacarme épouvantable. Le rideau de fumée s'épaissit. J'écarquille les yeux à m'en faire mal.

17 h. 40. — Ah! voilà! Un feu de bengale rouge clignote, perce le rideau de fumée là-bas, sur la crête, du côté de Thiaumont, tout à fait à gauche de l'attaque. Enfin, ils sont dans la tranchée boche. Mon compagnon part à toutes jambes téléphoner les renseignements. Des fusées encore, blanches et oranges, en grappes, en masses. Le feu rouge s'éteint.

17 h. 45. — Le marmitage continue. Impossible de rien voir. Les avions ronronnent toujours et toutes les pièces, derrière nous, crachent avec fureur.

17 h. 55. — Un feu de bengale blanc, là-bas, tout près de Fleury. But atteint. Mon compagnon part de nouveau au pas de course.

18 h. 20. — Le tir d'artillerie boche augmente tout à coup. Les mitrailleuses crépitent à nouveau. Contre-attaque boche. Nos 75 tirent à toute vitesse; des nappes d'acier sur nos têtes; tout s'apaise.

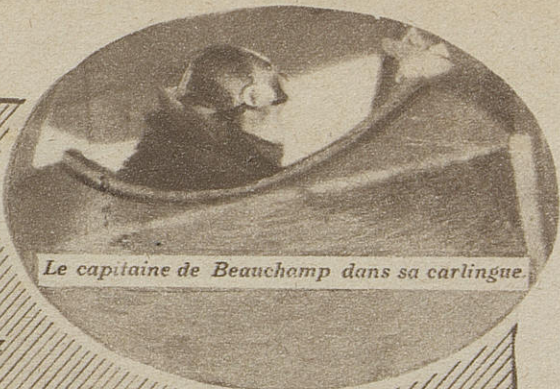
18 h. 30. — Des Boches prisonniers; une quinzaine passent derrière nous, les yeux hagards, hirsutes, sans casquette, quelques-uns sans veste, sales, craintifs.

18 h. 40. — Les avions rentrent au nid. Nous quittons notre poste et rentrons aussi. Sur la route déjà des voitures d'ambulance se hâtent d'arriver. Une heure après, à la table du général Mangin, nous apprenons qu'il y a eu 375 prisonniers, dont 9 officiers. Chose curieuse: c'est la division de réserve de la Garde, les meilleures troupes de la garnison de Metz, qui font si peu d'honneur à leur réputation. Une heure avant l'attaque 40 Boches se sont rendus, dégoûtés par notre préparation. Ils fuyaient en avant! L'un d'eux raconte que son père, un vieux landsturm, sera bien content en apprenant qu'il a déserté. A côté, voici le moral français; dépêche reçue à table, chez le général Mangin:

«*Le 80^e d'infanterie profite du désarroi des Boches pour tenter d'avancer et de prendre la tranchée franco-boche devant Fleury!*»

L. CH. T.

J'ai vu.



Le capitaine de Beauchamp dans sa carlingue.



Le trajet effectué par le capitaine de Beauchamp dans son raid au-dessus de Munich, pour atterrir à Santa-Dona-di-Piave, ayant couvert 700 kilomètres.



LES NOUVEAUX AS DU COMMUNIQUÉ :

L'adjudant Robert de Bonnefoy.

Le sous-lieutenant Loste.

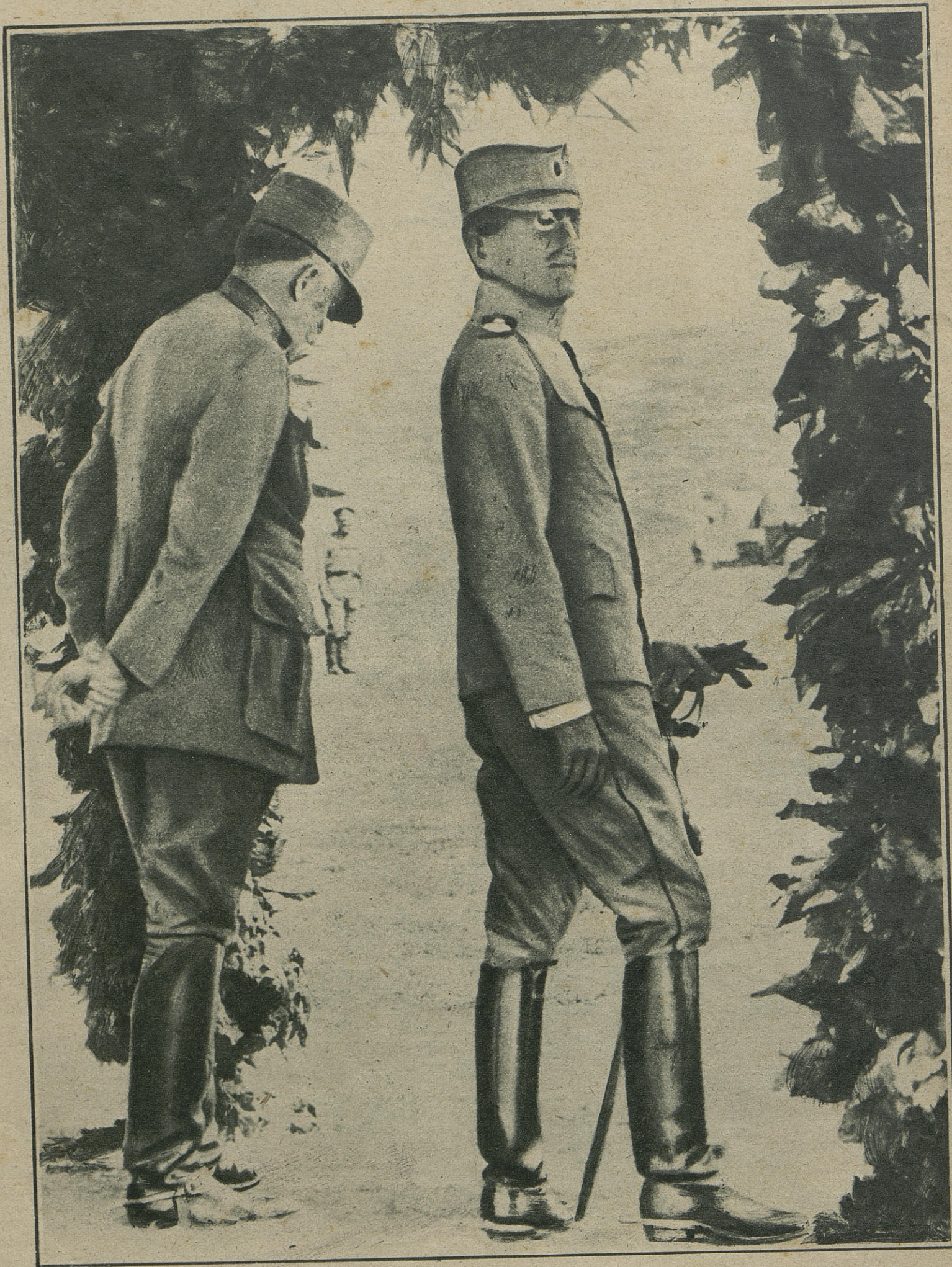
Le maréchal-des-logis Vitais.

LE RAID DU CAPITAINE DE BEAUCHAMP SUR MUNICH

coïncidence curieuse, en même temps que paraissait à la citation à l'ordre du jour de l'armée des auteurs au-dessus d'Essen, l'un de ces braves, le capitaine de Beauchamp, se signalait par une nouvelle prouesse

héroïque. Parti le 17 novembre, il arrivait vers midi au-dessus de Munich et y jetait sept bombes, causant une véritable panique. Ayant ainsi vengé les crimes d'Amiens et de Padoue, l'aviateur, franchissant les Alpes, venait atterrir près de Venise.

J'ai vu.



SUR LE FRONT SERBE : LES VAINQUEURS DE MONASTIR

Le général Sarrail, commandant en chef l'armée d'Orient, et le prince Alexandre, général des troupes serbes, qui conduit ses soldats héroïques à l'assaut des Bulgares, dans la vieille patrie reconquise.